

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Antonio RUBINO

Journal intime de Pippo Lablague :
III : L'Ile déserte

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1945, tome 43, p. 12-15

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Journal intime de Pippo Lablague

III

L'île déserte

Lundi, 14 juillet.

Il y a déjà une semaine que j'ai terminé mes examens, mais on n'a pu connaître les résultats qu'aujourd'hui. Je suis promu, parce que l'instituteur en a assez de moi ; il a tout fait pour ne plus m'avoir l'année prochaine. Mes parents étaient tellement convaincus de mon échec que cette nouvelle leur a enlevé l'usage de la parole.

Mardi, 15 juillet.

Peu à peu, papa et maman se sont remis de leur surprise et ils ont décidé de me donner une récompense. Ils ont dit : « Les occasions de récompenser Pippo sont si rares, que ce serait dommage de ne pas profiter de celle-ci. » Ils m'enverront aux bains de Spotorno, mais, comme ils ne peuvent pas abandonner le magasin, on me mettra en pension dans la famille du baigneur des établissements « Diane », qui est cousin du beau-frère d'une de nos servantes.

Jeudi, 17 juillet.

Hier, je n'ai pas eu le temps d'écrire une seule ligne, parce que papa m'a fait cadeau de « Robinson Crusoé » et je me suis mis à le lire. Il m'a été impossible de m'arrêter dans ma lecture : j'ai fini le livre.

Vendredi, 18 juillet.

Aujourd'hui, pendant que maman terminait les préparatifs pour mon départ, j'ai lu encore une fois « Robinson Crusoé » et j'ai constaté que la vie sur les îles désertes est très agréable : dommage que par ici les îles soient toutes habitées, car j'aimerais bien faire un essai.

Dimanche, 20 juillet.

Le voyage a été très amusant parce que j'ai lu « Robinson Crusoé » pour la troisième fois et je suis arrivé à Spotorno sans même m'en apercevoir. Papa m'a confié au baigneur, qu'on appelle le « Beau », bien qu'il ne le soit guère. Il lui a dit de m'avoir à l'œil, parce que je suis un peu vif, et il est reparti au train de cinq heures.

Lundi, 21 juillet.

Je suis tout de suite devenu l'ami du fils du baigneur. Il se nomme Tantan ; c'est un diminutif de Constant. Il a à peine six ans, et pourtant il nage déjà comme un poisson et c'est épatant de le voir attraper les poulpes avec la main.

Mardi, 22 juillet.

J'ai expliqué à Tantan l'histoire de Robinson. Au lieu de s'étonner, il m'a dit que l'île de Bergeggi, qu'on voit à droite du Cap, est aussi une île déserte.

Mercredi, 23 juillet.

Je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit. L'idée de me trouver si près d'une île déserte m'empêche de dormir.

Jeudi, 24 juillet.

Avec les trente liras que papa m'a laissées, j'ai acheté un salami, deux harengs fumés, un kilo de haricots secs, un gâteau, un peloton de ficelle, un canif, une boîte d'alumettes et du stockfisch. J'ai caché tout cela sous la cabine No 23, dans le sable.

Vendredi, 25 juillet.

Cette nuit, j'ai préparé une lettre ainsi conçue :

Monsieur Giobatta, dit « le Beau »

Baigneur

Spotorno.

Si je tarde un peu à revenir, ne vous impressionnez pas. Je suis allé passer quelques jours sur l'île déserte d'en face ; je reviendrai bientôt. Bonnes salutations à vous et à votre famille de votre affectionné Crusoé,

Pippo Lablague

Aujourd'hui après-midi, j'ai pris à part le petit Tantan, je lui ai donné la lettre en le faisant jurer de ne pas la remettre à son père avant demain soir.

La chose est décidée. Demain, avant l'aube, je tenterai la traversée à bord du canot « Eclair ».

Samedi, 26 juillet.

J'écris ces lignes immédiatement après avoir abordé sur l'île. J'ai fait la traversée sur une mer douce comme de l'huile, mais ce fut très fatigant. Le difficile a été de

débarquer, parce que le rocher est à pic sur la mer, et j'ai dû tourner longtemps avant de trouver le petit port.

En quelques minutes, j'ai grimpé jusqu'au sommet, où il y a un château en ruines plein de broussailles et de lézards.

Ma première idée a été de me faire un vêtement à la Robinson : avec une ficelle, je me suis orné de feuilles et de rameaux de plantes sauvages ; j'y ai ajouté quelques fleurs pour faire joli. Bien que le temps soit nuageux, j'ai encore fabriqué un parasol. Si Bicchi, Righetti et les autres copains me voyaient, ils mourraient de jalousie.

Je viens de découvrir une chose terrible ! Sur cette île il n'y a pas une goutte d'eau ; pour comble de malheur, le salami et les harengs m'ont horriblement desséché la bouche. En attendant qu'il pleuve, il faut me contenter de sucer des herbes.

Au lieu de la pluie, le vent s'est mis à souffler. Ce n'est pas le moment de faire l'imbécile. Il s'agit de rejoindre la terre ferme avant que la mer ne devienne trop grosse.

J'ai fait une découverte trois fois plus épouvantable que la première : les vagues ont emporté ma barque ; j'avais oublié de la tirer sur la rive. Malédiction ! Me voilà prisonnier dans mon île ! Moi qui ai tellement envié Robinson Crusoé, maintenant que je me trouve, comme lui, séparé du genre humain, seul sur un écueil inhospitalier, avec la perspective de me nourrir de lézards, au lieu d'être content je pleure comme un gosse.

Dimanche, 27 juillet.

Cette nuit sur l'île déserte a été la plus longue de ma vie ! J'ai crié au secours pendant des heures sans obtenir la moindre réponse. Je n'entendais que le bruit des vagues, sur la rive, le roulement lointain de quelque train et les cloches de Bergeggi et de Spotorno qui sonnaient les heures. A tout moment, je me traitais de vieille bête et je m'en disais de toutes les couleurs. Vers le matin, l'idée m'est venue d'allumer un feu pour attirer l'attention des navigateurs, mais la boîte d'allumettes était tombée à la mer, et toutes les fois que je frottais deux morceaux de bois l'un contre l'autre, je comprenais qu'il ne fallait pas trop se fier aux récits de voyage. Vu que tout était inutile, j'ai fini par m'endormir sur l'herbe.

Voici comment les choses s'étaient passées. Tantan, à qui j'avais remis ma lettre, s'en était servi pour construire un bateau. Quand on s'aperçut, chez lui, de ma disparition, Dieu sait où se promenait ma lettre !

Le pauvre « Beau », après m'avoir cherché toute la journée, avait constaté que l'« Eclair » ne se trouvait plus à sa place habituelle. Alors, toutes les embarcations de Bergeggi se mirent en route, et mon canot fut retrouvé, la quille en l'air, à la dérive.

Tout le monde me croyait mort, lorsque, heureusement, Tantan retrouva sur la plage sa petite barque de papier. On put lire ma lettre, parce qu'elle était écrite au crayon à encre...

Je ne sais combien de temps j'ai dormi. Je sais seulement que j'ai entendu des cris et que je me suis réveillé en sursaut. En me voyant vêtu à la Robinson, les bateliers qui accompagnaient le Beau se sont mis à rire comme des fous. Mais le Beau n'avait pas du tout envie de rire. Il m'a pris à bras-le-corps, m'a embarqué, débarqué à Spotorno, remis à sa femme, puis il a couru télégraphier à mon père de venir me chercher immédiatement, parce qu'il ne veut pas se charger d'une pareille responsabilité.

Lundi, 28 juillet.

Me voici de retour à la maison. La première chose que mon père a faite, fut tout d'abord de maudire l'heure où il avait cru devoir me récompenser, puis de brûler « Robinson Crusé ». Comme s'il y pouvait quelque chose, le pauvre !

Ensuite, tout le monde a commencé à se moquer de moi à propos de cette aventure. Je ne suis pas assez bête pour m'en offenser : je sais bien que l'envie seule les fait parler. Dieu sait combien ils donneraient pour vivre comme moi, dans une île déserte, et pour courir le danger de mourir de soif au beau milieu des eaux !

Antonio RUBINO (trad. J. C.)

Dans le prochain numéro :

La neige en flammes.